

CORNEILLE ET HÉNOUVILLE

L'abbé Legendre, curé d'Hérouville, fut l'ami des Corneille. L'un des frères du poète qui séjournait parfois à Hérouville a même écrit une pièce en vers intitulée *le Presbytère d'Hérouville*, à Tircis. Cette pièce anonyme fut imprimée dans un recueil de 12 pages, *Poésies diverses*, chez le Boullenger à Rouen en 1642. On ne connaît qu'un seul exemplaire de l'édition originale qui se trouve à la bibliothèque municipale de Rouen. Elle fut cependant réimprimée au siècle dernier par Firmin-Didot ainsi que dans la collection des *Grands Ecrivains*. Souvent attribuée à tort à Pierre Corneille, il est bien plus possible qu'elle soit due à son frère Antoine. Celui-ci, après avoir été sous-prieur du prieuré du Mont-aux-Malades, occupa de 1642 à 1657 la cure de Saint-Martin-de-Fréville, assez proche d'Hérouville. Il est donc fort probable qu'il fut l'ami d'Antoine Legendre. Le Tircis, à qui est adressé *le Presbytère d'Hérouville*, serait Pierre Corneille qui prend ce pseudonyme dans *Mélie*. Quant à Timandre dont il est question dans ce poème, il s'agit d'Antoine Legendre.

Souvent cité par extraits, ce numéro de *Hérouville Contact* est l'occasion de le reproduire dans son intégralité.

Arnaud SERANDER

Le Presbytère d'Hérouville, à Tircis

Enfin j'ai vu Timandre, et mon âme étonnée
Repasse avec plaisir l'agréable journée
Où mille beaux objets, l'un de l'autre suivis,
Rendirent tous mes sens également ravis ;
J'ai vu ce lieu fameux, dont l'art et la nature
Disputent à l'envi l'excellente structure ;
J'ai vu les raretés de ce charmant séjour,
Pour qui même les rois concevoient de l'amour ;
Et cependant, Tircis, je trouve mes pensées
Pour t'en faire un portrait si fort embarrassées,
Qu'encor que ce tableau fût déjà médité,
J'ai peine à contenter ta curiosité.
Entre tant de beautés où mon esprit s'amuse,
Je travaille à donner un bon ordre à la Muse,
Et de tant de sujets qui s'offrent à la fois,
La plume comme l'œil fait à peine le choix.
Sur le bord d'un vallon flanqué de deux collines,
Dont la beauté fait honte aux montagnes voisines,
La maison de Timandre en situation
A de quoi lui donner un peu d'ambition :
Il est vrai qu'à mon goût il en est peu d'égales
Et peu que la nature ait faites ses rivales.
Ce n'est pas qu'elle soit superbe en bâtiments ;
L'or n'est point profané dans ses assortiments ;
Le cinabre et le jaspe, et l'ambre, et le porphyre,
Ne font point les beautés que j'y trouve à décrire.
Tout ce vain appareil d'un faste ambitieux
Dégoûte plus souvent qu'il n'est délicieux.
Si dans la symétrie et dans l'architecture
L'œil ne rencontre rien qui lui fasse l'injure,
Il est aisé de voir qu'en sa perfection
Timandre s'est réglé sur sa condition.

Dès le premier abord l'entrée est magnifique ;
La porte en sa façon n'a rien qui soit rustique ;
L'ouverture de front présente un colombier,
Dont la fécondité prodigue son gibier.
A main droite, la salle en diverses peintures
Fait voir en même temps diverses aventures,

Et la croisée ouverte apporte du jardin
Les parfums excellents du myrte et du jasmin.
De suite la cuisine et les autres offices
Vous offrent à l'envi leurs différents services.
De ce même côté s'avance un escalier,
Dont le contournement, qui n'a rien de grossier,
Vous oblige de voir des chambres de campagne,
Où, sans profusion, ce qui les accompagne,
Dans les proportions de leur ameublement,
Donne aux plus délicats du divertissement.
La noix de l'escalier, qui renferme un horloge,
Tire des curieux, en passant, son éloge.

Mais pendant que vos yeux remarquent la maison,
Trente petits voleurs, retenus en prison,
De mille accents divers vous frappent les oreilles ;
Et comme disputant à qui fera merveilles,
Dégoisant leurs ennuis, ces charmants prisonniers
A donner du plaisir ne sont pas les derniers ;
Mais leurs tons si mignards, loin d'obtenir leur grâce,
Les font mieux resserrer en ce petit espace,
Et ces musiciens si pleins d'activité
Semblent former complot contre leur liberté.

Après cette douceur, et sortant de la salle
Pour voir les raretés que le jardin étale,
L'on dirait que les fleurs empruntent du soleil
Le gracieux émail de cet arc sans pareil,
Ou qu'elles ont dessein d'en être les figures,
Et de pourtraire au vif toutes ses bigarrures,
Tant la vivacité du divers coloris
Forme naïvement les beautés de l'iris.
Là l'on voit s'accorder Flore avecque Pomone,
La poire prend à l'arbre auprès de l'anémone ;
Mais l'on a de la peine à n'être pas surpris
De ce nombre infini de tulipes de prix,
Dont le parterre entier fait au premier rencontre
A l'œil du curieux une superbe montre.
La rose cependant dispute avec l'œillet,
Le lis passe en blancheur et la neige et le lait ;
L'iris, le martagon, avec la giroflée
Que la trop grande ardeur n'a point encor brûlée,
Le thym, la marjolaine et l'odeur du muguet,
Tout cela vous fournit de quoi faire un bouquet ;
Et pour mêler encor l'utile au délectable,
L'on y trouve de quoi s'occuper à la table.
L'on ne voit point ailleurs d'asperge ou d'artichaut
Où la comparaison ne montre du défaut.

En sortant du jardin, l'on entre, dès la porte,
Dans l'admiration de l'innombrable sorte
Des curiosités qu'enferme un grand fruitier.
Entrant, à la main droite on découvre un vivier,
Dont l'eau, sans avoir pris d'un lieu plus haut sa course,
Dedans son propre fond sort d'une vive source :
La carpe et le mulot, l'anguille et le barbeau,
Coulant innocemment leur vie au fond de l'eau,
Sont prêts à la donner au jour d'une visite,
Quand Timandre est surpris par des gens de mérite,
D'abord qu'on va paroître, aussitôt le plongeon
S'enfonce dedans l'eau, touché du moindre son ;
Mais si vous surprenez la tremblante sarcelle,
Elle gagne soudain sa niche à tire-d'aile ;
Et la tortue encor, dont l'œil est vigilant,
Prend la fuite aussitôt à pas tardif et lent.

C'est un plaisir de voir les soins de la nature
Fournir dans cet étang diverse nourriture
A tous ces animaux d'espèce si divers,
Dont les noms que j'ignore échapperont mes vers.

De là s'offre à vos yeux une barrière verte,
De qui la balustrade aux gens d'honneur ouverte,
Timandre en son fruitier leur partage à loisir

Les divertissements auxquels il prend plaisir.
 Là la pomme et la poire, et la guigne et la prune,
 D'une bonté de goût en ce lieu seul commune,
 Font peine à bien juger quel est de meilleure eau,
 Ou bien le fruit à pierre, ou le fruit au couteau.
 Mais ainsi qu'au jardin, en ce fruitier encore
 L'on remarque d'accord Pomone avecque Flore,
 Et l'on voit naître ici de toutes les couleurs,
 Dans le nouveau printemps, un million de fleurs,
 Dont la confusion toute rare et diverse
 Joint à celles d'ici les tulipes de Perse ;
 Et ces riches bouquets sont si bien compassés
 Qu'entre quatre pieds d'arbre ils se trouvent placés.
 Ici l'ordre est gardé de la mathématique :

Tant d'arbres en leur plant n'ont point de ligne oblique ;
 Leurs pieds bien cultivés et leur bois clair et frais
 Preuvent les soins du maître, et qu'il y fait des frais.
 De ces arbres si beaux l'épaisse chevelure
 Conserve la fraîcheur d'une molle verdure,
 Où divers animaux, que je ne connois pas,
 Treuvent à se cacher, ou prendre leur repas.
 Ici le paon de mer, deçà la macquerole,
 Et la poule barbare en cet autre lieu vole ;
 L'on voit en cet endroit courir le chevalier,
 De cet autre s'enfuir le timide plouvier ;
 En ce lieu la perdrix, dessous l'herbe cachée,
 Se dérobe à votre œil, se sentant approchée ;
 Bref, de ces raretés le plus grand partisan
 Satisfait son génie, y trouvant le faisán.
 Ainsi de tous côtés cette petite place
 Fourniroit au besoin les plaisirs de la chasse.
 Mais surtout l'excellence et le coup de l'ami,
 C'est de trouver un lièvre en son gîte endormi :
 A peine y sauroit-on faire une pourmenade,
 Qu'on n'en pousse quelqu'un devers la palissade,
 Où par divers endroits pratiqués à dessein,
 Aisément du chasseur il échappe la main.
 C'est où Flore et Pomone entretiennent Diane,
 Qui se vient délasser dedans cette garenne.
 Enfin ce lieu charmant, si fertile en beautés,
 A de quoi contenter ces trois divinités.

Pas à pas on se rend près d'une autre barrière,
 En façon, en couleur, semblable à la première,
 Où de chaque côté la verdure au niveau
 Fait d'excellents tapis de charme et de fouteau.
 Mais cette salle verte est bien plus accomplie
 Par les charmes puissants d'une muse polie
 Qui dessus une porte a fait graver au net,
 Ou peut-être Apollon lui-même, ce sonnet :

Vois à loisir ce lieu champêtre ;
 Les jours y coulent sans ennuis :
 Tâche, si tu peux, de connoître
 Tant d'herbes, de fleurs et de fruits.
 Ces animaux que tu poursuis,
 Ces oiseaux que tu vois paroître,
 Dans ce bel enclos sont réduits
 Par les soins et l'art de son maître.
 Jette après la vue au dehors,
 Et voyant avec quels efforts
 La nature à l'envi le pare,
 Demande à tes yeux enchantés
 S'il pouvoit en un lieu plus rare
 Assembler tant de raretés.

Cette porte, en effet, et deux grandes croisées
 Cachent des nouveautés à peindre malaisées.
 Avant que les ouvrir, Timandre prend le soin
 De faire retourner ses hôtes de plus loin :
 Lors, ouvrant les châssis, l'on voit deux perspectives,
 D'où les prés, les forêts, les montagnes, les rives,

Les bocages touffus, les pentes, les vallons,
 Les collines par onde en forme de sillons ;
 Les tours et les retours de l'agréable Seine
 Qui coule en serpentant dans cette large plaine,
 Les vaisseaux qu'elle porte en son vaste canal,
 Son onde qui paroît un liquide cristal :
 Toutes ces raretés presque inimaginables,
 Et dont la vérité passe toutes les fables,
 Sont les riches couleurs qui sur le naturel
 Font en terre un crayon du séjour immortel.

En sortant de ce parc, cette vue éloignée
 Devient à petits pas si doucement bornée,
 Que la croupe du mont n'étale rien d'affreux,
 Ni rien qui fasse peine à reposer les yeux.

Pour de là vous conduire à trois coups d'arquebuse,
 Timandre sait user d'une obligeante ruse ;
 Et le prétexte adroit de la fraîcheur du bois
 Doit bientôt enchanter votre œil une autre fois.

Par une verte allée où l'épais du feuillage
 Attire mille oiseaux à dire leur ramage,
 Presque insensiblement sur un tertre élevé,
 Dont le pied quelquefois par la Seine est lavé,
 L'œil vous fait un présent de la plus riche vue
 Dont puisse être jamais une place pourvue.
 Tout ce que l'on a vu jusqu'ici de charmant,
 Cet agréable lieu le montre éminemment :
 Par des charmes plus forts que ceux de la Méduse,
 En un moment le sens si doucement s'abuse,
 Que les autres privés de toutes fonctions,
 L'œil peut admirer seul tant de perfections ;
 Et d'autant que la vue est bien moins égarée,
 L'estime qu'on en fait est bien plus assurée.
 La Seine en divers lieux bat le pied des rochers ;
 L'œil en se promenant découvre huit clochers,
 Dont les noms par hasard terminés tous en ville
 Semblent servir de rime à celui d'Hénouville.
 Il me semble, Tircis, d'un second Hélicon
 Où l'on va recueillir les faveurs d'Apollon,
 Puisqu'au pied de ce mont ceux qu'échauffe sa veine,
 Pour éteindre leur soif, rencontrent la fontaine
 Qui leur va prodiguant ses salutaires eaux
 Pour exciter leur verve à dire mots nouveaux.

Mais quand l'heure avertit de faire la retraite,
 Ce qui rend de nouveau l'âme plus satisfaite
 Est que la même porte offre à lire, au retour,
 Cet autre beau sonnet, digne à jamais du jour :

L'art n'a point fait ce que tu vois,
 Et la nature toute nue
 Etale ici tout à la fois
 Ses plus doux charmes à ta vue.
 Vois la campagne, en deux endroits,
 S'ouvrir à la Seine épandue ;
 Vois les montagnes et les bois
 En borner la vaste étendue ;
 Et puis, faisant comparaison
 Des raretés de la maison
 Où ton âme s'est divertie,
 Dis tout haut qu'un lieu si charmant
 Méritoit bien à sa sortie
 Ce merveilleux assortiment.

C'est ainsi, cher Tircis, que vit le grand Timandre
 Dont tu vois le renom en tous lieux se répandre :
 Loin du bruit de la cour, vivant sous d'autre lois,
 Sans perdre la faveur qu'il a près de nos rois,
 Il quitte pour un temps l'intrigue des affaires,
 Pour goûter le bonheur des pâtes solitaires.
 C'est ce qui me fera partout dans l'univers
 Publier hautement son mérite en mes vers.

Antoine CORNEILLE